



JOHN JULIUS NORWICH

# HISTOIRE DE LA SICILE

De l'Antiquité à Cosa Nostra



Tallandier



# HISTOIRE DE LA SICILE



JOHN JULIUS NORWICH

# HISTOIRE DE LA SICILE

*De l'Antiquité à Cosa Nostra*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI)  
PAR DENIS-ARMAND CANAL

Tallandier

Titre original : *Sicily. A Short History from the Ancient Greeks  
to Cosa Nostra*

© John Julius Norwich, 2015.

© Éditions Tallandier, 2018, pour la traduction française.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-2877-7

*À tous mes enfants et petits-enfants.*



## PRÉFACE

J'ai découvert la Sicile voici plus d'un demi-siècle, presque par hasard. En juin 1961, je travaillais au ministère des Affaires étrangères lorsque l'Irak envahit le Koweït (*Plus ça change*<sup>1</sup>...). Cela déclencha une crise ; la Grande-Bretagne envoya des troupes et le résultat fut pour moi d'être privé de vacances jusqu'à la mi-octobre. Il s'ensuivit que si ma femme et moi-même voulions un peu de soleil et de chaleur, il nous fallait aller très loin au sud ; et pour cette raison – seulement pour cette raison – nous optâmes pour la Sicile. Ce serait la première fois pour tous les deux, car ni l'un ni l'autre ne connaissions quoi que ce fût sur l'île. Nous sommes descendus en voiture jusqu'à Naples, où nous avons embarqué le véhicule sur le bateau de nuit à destination de Palerme. L'excitation fut réelle aux premières heures, quand nous avons doublé le Stromboli qui émettait une somptueuse lumière à peu près toutes les trente secondes, comme un géant tirant sur un énorme cigare. Quelques heures plus tard, dans le soleil du petit matin, nous sommes entrés dans la *Conca d'Oro* où se déploie la ville. Mis à part la beauté du décor, je me rappelle avoir été immédiatement frappé par un changement d'atmosphère. La traversée

---

1. En français dans le texte. Le proverbe est : *Plus ça change, plus c'est la même chose.* (N.d.T.)

du détroit de Messine ne compte que quelques milles et l'île appartient politiquement à l'Italie, mais on sent d'une façon ou d'une autre qu'on est entré dans un autre monde.

Pendant les deux semaines qui suivirent, nous avons exploré ce monde aussi complètement que nous le pouvions. Il était impossible de tout voir – l'île couvre environ 25 700 kilomètres carrés et la plupart des routes étaient encore non asphaltées – mais nous avons fait de notre mieux. Ce fut, je pense, non seulement la qualité mais aussi la variété de ce que nous voyions qui m'a le plus impressionné : les Grecs anciens, puis les Romains, les Byzantins, les Arabes et finalement le baroque. Mais ce furent surtout les Normands qui m'ont chaviré le cœur. Je me rappelais un paragraphe dans l'*History of Europe* de H.A.L. Fisher qui les mentionnait rapidement, mais je n'étais absolument pas préparé aux merveilles qui m'attendaient. Deux exemples seulement : la chapelle Palatine de Palerme, avec son plan latin, ses murs incrustés de stupéfiantes mosaïques byzantines, son plafond de bois travaillé purement arabe – avec des stalactites dont toute mosquée aurait pu s'enorgueillir ; et mieux encore, la gigantesque mosaïque du XII<sup>e</sup> siècle représentant le Christ *Pantocrator* dans la cathédrale de Cefalù, qui est bien la plus grande publicité pour le christianisme que je connaisse sur terre.

Après les avoir vus, je n'ai pas pu évacuer ces monuments de ma tête et, dès mon retour à Londres, je suis immédiatement allé à la London Library. À mon grand étonnement, il n'y avait pratiquement rien en anglais. Je découvris toutefois une *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, en deux volumes publiés à Paris en 1907 par un certain Ferdinand Chalandon qui se présentait lui-même comme « archiviste-paléographe ». M. Chalandon avait fait son travail avec une méticulosité exemplaire : il avait étudié toutes les sources, exploré d'innombrables bibliothèques monastiques, produit des milliers de notes infrapaginales, des bibliographies et même

– ce qui était rare dans les livres français de cette époque – établi un index. La seule chose où il avait singulièrement échoué était de comprendre pourquoi il avait écrit. Les faits succédaient aux faits pendant environ six cents pages ; jamais une fois la suggestion qu’il avait trouvé quelque chose de beau, de surprenant ou de spécialement remarquable. Résultat ? Deux volumes d’un ennui parfaitement assommant. En revanche, il avait fait virtuellement le défrichage : tout ce que j’avais à faire était de rendre cela intéressant et lisible.

Cela restait toutefois un défi et, je le compris aussitôt, un travail à temps plein. Il n’y avait pas d’autre solution que quitter les Affaires étrangères et prendre sérieusement ma plume. Je ne l’ai plus réellement posée depuis – mais ce sont mes deux volumes personnels sur l’histoire des Normands qui m’ont donné l’élan initial dont j’avais besoin. Tandis que j’y travaillais, on me demandait régulièrement quel en était le sujet ; une fois seulement, je suis tombé sur quelqu’un qui avait une idée de ce dont je parlais – et cinquante ans plus tard, je me pose toujours la même question : comment se peut-il qu’une aussi merveilleuse histoire de contes de fées, impliquant les frères mêmes et les cousins de ces Normands qui n’ont fait qu’une bouchée des Anglo-Saxons en 1066, reste si peu connue en Angleterre ? De nos jours, avec tant de gens qui vont en Sicile pour leurs vacances, la situation s’est sans doute largement améliorée – mais les touristes sont en grande majorité beaucoup plus intéressés à prendre des photographies qu’à écouter leur guide, si bien que je n’en jurerais pas.

Je travaillais encore sur le premier volume – *The Normans in the South*, qui allait être publié en 1967 – lorsqu’on me demanda de réaliser un documentaire sur le sujet pour BBC Television. Il paraît aujourd’hui à peine croyable que c’était en noir et blanc ; mais tel était le cas et – quoique pas excellent – ce n’était quand même pas trop mauvais pour un premier travail. La tâche ne nous fut pas facilitée. Le *custos* âgé en charge

de la chapelle Palatine, *Monsignor* Pottino, était bien résolu à nous faire échouer coûte que coûte. Il commença par nous refuser tout éclairage, prétextant que des lumières feraient fondre l'enduit dans lequel les tesselles de mosaïque étaient incrustées. Nous avons objecté que nous n'avions besoin que d'une trentaine de secondes et que lesdites lumières seraient éteintes bien avant que l'enduit ne pût en être affecté. Puis il examina notre trépied : non, non, pas de trépied dans la chapelle, qui risquait d'égratigner le sol ! Nous nous sommes abstenus de mentionner les centaines de talons aiguilles qui venaient chaque jour, mais nous avons imaginé un châssis dans lequel étaient enveloppés les pieds, qui n'offriraient qu'une surface lisse au contact du sol. Sans se laisser impressionner, *Monsignor* Pottino continua de secouer la tête ; jamais un mot d'excuse ou l'esquisse d'un sourire. À ce moment, notre directeur, qui parlait magnifiquement l'italien, perdit patience : « Cet homme, dit-il en me désignant, à mon vif embarras, est un vicomte, donc à ce titre un membre de la Chambre des lords. À son retour à Londres, il rapportera à la Chambre haute la façon dont il a été traité. » *Monsignor* Pottino le regarda avec condescendance : « *Io sono marchese*<sup>1</sup> » fut sa seule réponse. Échec total : nous savions que nous avions perdu.

Ce *Monsignor* a été le seul Sicilien désagréable que j'aie jamais rencontré. Toutefois, nulle part dans l'île, me semble-t-il, on ne rencontre la véritable gaieté débridée du continent. Et quelque chose d'autre est immédiatement visible, en particulier dans les villages : l'étrange absence de femmes. On les voit rarement dans les cafés ; elles sont entièrement dominées par les hommes, lesquels, quand ils jouent aux cartes, vocifèrent en abattant chaque carte sur la table comme s'il s'agissait du décisif as de pique et que leur vie en dépendait. On entend rarement rire. Je me suis parfois demandé si cet

---

1. « Je suis marquis ». (N.d.T.)

état de choses ne serait pas partiellement dû au passé islamique de la Sicile, mais bien d'autres facteurs peuvent entrer en ligne de compte : des siècles de pauvreté épouvantable, des conquêtes récurrentes accompagnées de la fréquente cruauté des conquérants à répétition – pour ne rien dire des désastres naturels tels que tremblements de terre, épidémies et même éruptions volcaniques. Même à l'ouest de l'île, l'Etna ne semble jamais très loin...

L'écriture de cette histoire a été plus difficile que je l'attendais. En premier lieu, j'ai été surpris et plutôt choqué de découvrir l'étendue de mon ignorance. Après maintes visites comme guide conférencier de tours et de croisières, j'avais une connaissance approfondie d'une bonne partie de l'île ; mais je croyais en savoir beaucoup plus que ce que je savais réellement. Les guides conférenciers, après tout, ne peuvent que glisser à la surface des choses – ils n'ont pas le temps de faire autrement – et mis à part la période normande tragiquement courte des <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles, je pouvais voir que j'avais du pain sur la planche : il y avait une masse formidable de lectures à faire. Et je devais aussi affronter un autre problème : à partir du Moyen Âge, la Sicile a toujours appartenu à des étrangers. En 1282, après la guerre des « Vêpres siciliennes », elle devint une colonie espagnole et durant les quatre siècles suivants environ il ne s'est pratiquement rien passé. Les vice-rois se succédaient, les barons continuaient d'exploiter la paysannerie, mais il y eut si peu d'événements importants qu'un récit chronologique détaillé devient impossible. Même la grande histoire en trois volumes de Moses Finley et Denis Mack Smith couvre cette période en un peu plus de cent pages ; dans le présent ouvrage, deux chapitres se sont révélés plus que suffisants.

Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, après le traité d'Utrecht, les choses s'éclairaient considérablement. Après sept ans sous la coupe du Piémont, puis quatorze sous la fêrule autrichienne, les

Espagnols revinrent – mais ce furent les Bourbons d'Espagne qui allaient s'italianiser de plus en plus avec le temps et qui commencèrent rapidement à détester leurs cousins de Madrid. La Sicile redevint toutefois pour lors une simple province et les projecteurs se déplacèrent inexorablement vers Naples, sur laquelle ils allaient rester braqués pendant la majeure partie des cent trente années suivantes. Nous devons ici les suivre, naturellement : les rois de Naples étaient tout aussi bien les rois de Sicile, et l'histoire fascinante de Nelson et des Hamilton – qu'on ne saurait omettre sous aucun prétexte – commence dans un royaume pour se terminer dans l'autre. Pendant les guerres napoléoniennes, les Bourbons sont brièvement remplacés par le beau-frère de l'Empereur, le légèrement ridicule Joachim Murat. Ils reviennent ensuite pour un autre demi-siècle, après quoi le *Risorgimento* les balaye à jamais.

L'histoire de la Sicile – comme je l'ai remarqué plus d'une fois – est triste parce que la Sicile est une île triste. Des visiteurs venant ici pour une semaine ou deux, comme font la plupart, ne le remarqueront pas : le soleil brillera, la mer sera incroyablement bleue, les monuments feront naître l'émerveillement et la stupéfaction. Si lesdits visiteurs ont toutefois l'intelligence d'aller jusqu'à Cefalù, ils se retrouveront face à l'un des plus puissants chefs-d'œuvre du monde<sup>1</sup>. Reste que la tristesse est ici chez elle, et tout Sicilien le sait. Ce livre est, entre autres, une tentative pour en analyser les causes. S'il n'y réussit pas, c'est parce qu'elles sont nombreuses autant que variées – mais c'est peut-être aussi parce que je ne suis pas un Sicilien et que, pour des non-Siciliens, cette île adorable restera toujours une énigme.

---

1. S'ils traversent le détroit de Messine et prennent un taxi jusqu'au Musée national de Reggio, ils en rencontreront deux autres : les statues de guerriers grecs nus retrouvées dans la mer sur la côte sud de la Calabre et connues sous le nom de « bronzes de Riace ».

## PRÉFACE

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans et il se peut très bien que je ne retourne jamais en Sicile. Ce livre est donc un adieu. Si triste que puisse être l'île, elle m'a donné un immense bonheur et m'a fourni le début – et peut-être même la fin – de ma carrière littéraire. Les pages qui suivent sont insuffisantes, assurément ; mais elles ont été écrites avec une profonde gratitude, et un grand amour.

John Julius Norwich  
Londres, septembre 2014.



« Nous sommes vieux, Chevalley, très vieux. Cela fait au moins vingt-cinq siècles que nous portons sur nos épaules le poids de magnifiques civilisations hétérogènes, toutes venues de l'extérieur, déjà complètes et perfectionnées ; il n'y en a aucune qui ait germé chez nous, aucune à laquelle nous ayons donné le *la*. Nous sommes des Blancs autant que vous, Chevalley, et autant que la reine d'Angleterre ; et pourtant depuis deux mille cinq cents ans nous sommes une colonie. Je ne le dis pas pour me plaindre : en grande partie, c'est de notre faute ; mais nous sommes quand même fatigués et vidés. [...]

« Cette violence du paysage, cette cruauté du climat, cette tension perpétuelle de chaque aspect, et même ces monuments du passé, magnifiques mais incompréhensibles parce qu'ils n'ont pas été édifiés par nous et qu'ils se trouvent autour de nous comme autant de très beaux fantômes muets ; tous ces gouvernements, débarqués avec leurs armes d'on ne sait où, aussitôt servis, vite détestés et toujours incompris... Leurs seules expressions ont été des œuvres d'art que nous ne pouvions pas comprendre, et des impôts que nous ne comprenions que trop bien et qu'ils dépensaient. Toutes ces choses-là ont forgé notre caractère qui est ainsi conditionné par des événements hors de notre portée autant que par une terrifiante insularité spirituelle. »

Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*<sup>1</sup>.

---

1. Traduction de Jean-Paul Manganaro, Seuil, 2007.

# La Sicile



50 Km

Légende: Cartographie

## INTRODUCTION

« C'est en Sicile, disait Goethe, que se trouve la clef de tout. » C'est tout d'abord la plus grande île de la Méditerranée. Elle s'est révélée, au fil des siècles, être aussi la plus infortunée. Première étape entre l'Europe et l'Afrique, point de contact entre l'Orient et l'Occident, lien entre le monde latin et le monde grec, à la fois forteresse, chambre de compensation et observatoire, elle a été disputée et envahie tour à tour par toutes les grandes puissances qui se sont efforcées d'étendre leur domination sur la Méditerranée. Elle leur a appartenu à toutes, mais sans jamais faire partie intégrante d'aucune : c'est que le nombre et la variété de ses conquérants, tout en empêchant le développement d'une individualité nationale forte et autonome, l'ont dotée d'un patrimoine d'expériences kaléidoscopiques qui n'a jamais permis qu'elle devînt totalement assimilée. Même aujourd'hui, malgré la beauté de ses paysages, la fertilité de ses champs et la bénédiction perpétuelle de son climat, il subsiste partout quelque qualité sombre et pesante, quelque tristesse profonde et sous-jacente dont la pauvreté, l'Église, la mafia et tous les autres boucs émissaires modernes sont peut-être les manifestations, mais certainement pas les causes. C'est la tristesse d'une longue expérience du malheur, des occa-

sions perdues et des promesses non tenues – la tristesse, peut-être, d'une belle femme trop souvent trahie et qui n'est plus prête pour l'amour ou le mariage. Phéniciens et Grecs, Carthaginois et Romains, Goths et Byzantins, Arabes et Normands, Allemands, Espagnols et Français, tous ont laissé sur elle leur empreinte. Aujourd'hui, un siècle après être retournée à sa patrie italienne, la Sicile est probablement moins malheureuse qu'elle ne l'a été pendant de nombreux siècles ; mais bien qu'elle ne soit plus perdue, elle continue de paraître solitaire, toujours en quête d'une identité qu'elle ne peut jamais trouver totalement.

Même l'origine du nom est un mystère. Si, comme on l'a suggéré, il dérive du grec *sik*, qui s'applique aux plantes et aux fruits poussant rapidement, cela pourrait signifier « île de la fertilité », mais nul ne le sait réellement. L'ancien nom était « Trinacria », se référant à la forme vaguement triangulaire de la Sicile ; cela valait également pour son ancien emblème, le *triskélion*, une triskèle représentant trois jambes tournant autour d'un axe central dans le sens inverse des aiguilles d'une montre – curieusement semblable à l'emblème de l'île de Man, sauf que les jambes de Sicile sont nues alors que celles de Man sont cuirassées avec des solerets dotés d'éperons. Le *triskélion* sicilien arbore de plus au centre une tête de Méduse (complète, avec les serpents). La Gorgone est étonnamment populaire en Sicile, bien que ce ne soit ni sa terre ni même le lieu où Persée lui a coupé la tête. (Dans l'admirable musée archéologique de Syracuse, il y a une grande sculpture antique assez grossière avec d'énormes crocs et une langue pendante, que les guides présentent comme Méduse – mais je suis sûr qu'ils se trompent : il n'y a pas de serpents.) L'île est aussi la scène de nombreux récits de la mythologie grecque, y compris l'enlèvement de Perséphone par Hadès, roi du monde souterrain, dont on croyait qu'il s'est passé sur la rive du